

Langage, imagination, et référence. Ricœur lecteur de Wittgenstein et Goodman

Samuel Lelièvre

EHESS, Paris

Abstract:

Ricoeur's reading of analytic philosophy is part of a philosophical plan that focuses on deepening his inquiry into various thematics, some theoretical in nature, others concerned with the history of philosophy. On the theoretical plane, Ricoeur's interest in the analytic tradition is rooted in the problem of the relationship between language and the world; as regards the history of philosophy, he is interested in the shift from a transcendental philosophy to a contemporary philosophy that is concerned with the world of experience and the actions of a fallible and capable human being. From this perspective, a possible way into a Ricœurian reading of analytic philosophy is through two authors: Ludwig Wittgenstein and Nelson Goodman. In both cases, Ricoeur does not so much oppose the approaches and results of an "analytic philosophy" to those of a "continental philosophy" as seek to renew his reflection on language, imagination, and reference. We can account for this evolution in two stages: first, we will focus on the comparison that Ricoeur makes between the philosophy of the later Husserl and the philosophy of the later Wittgenstein; second, we will reexamine Ricoeur's reading of Goodman's general theory of reference.

Keywords: Analytic Philosophy, Imagination, Goodman, Language, Phenomenology, Reference, Wittgenstein.

Résumé:

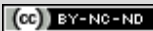
La lecture ricœurienne de la philosophie analytique sert un projet philosophique concentré sur l'approfondissement personnel d'un certain nombre de thématiques d'ordre théorique ou concernant l'histoire de la philosophie: sur le plan théorique, l'intérêt de Ricœur en direction de la tradition analytique s'ancre dans le problème de l'articulation entre le langage et le monde; sur le plan d'un rapport à l'histoire de la philosophie, dans la question du passage d'une philosophie transcendante à une philosophie contemporaine devant considérée de manière plus étroite le monde de l'expérience et des actions d'un homme faillible et capable. Dans cette perspective, une entrée possible dans une lecture ricœurienne de la philosophie analytique se joue à travers deux auteurs: Ludwig Wittgenstein et Nelson Goodman. Dans les deux cas, Ricœur confronte moins les approches et résultats d'une "philosophie analytique" à ceux d'une "philosophie continentale" qu'il ne cherche à renouveler sa réflexion sur le langage, l'imagination, et la référence. On pourra rendre compte de cette évolution à travers deux étapes: une première étape se concentrera sur la confrontation opérée par Ricœur entre la dernière philosophie de Husserl et la dernière philosophie de Wittgenstein; lors d'une seconde étape, il s'agit de reconsidérer une lecture ricœurienne de la théorie générale de la référence de Goodman.

Mots-clés: Goodman, Imagination, Langage, Phénoménologie, Philosophie analytique, Référence, Wittgenstein.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 5, No 1 (2014), pp. 49-66

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs.2014.230

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Langage, imagination, et référence. Ricœur lecteur de Wittgenstein et Goodman

Samuel Lelièvre
EHES, Paris

Introduction

Des liens entre la philosophie ricœurienne et la philosophie analytique ont été tissés bien avant la parution de *La métaphore vive*.¹ En fait, dès les années 1960, Paul Ricœur dispose d'une connaissance assez approfondie de Wittgenstein et d'une partie de la philosophie contemporaine de langue anglaise; on en veut pour preuve les nombreuses notes de lecture, les cours, et les conférences se rapportant à l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus* et à la philosophie analytique au cours de cette période.² De plus, Ricœur a eu l'occasion de présenter ses recherches lors d'invitations dans des universités américaines, c'est-à-dire devant des publics soit formés dans la tradition analytique, soit suffisamment informés à son sujet. La connaissance de la philosophie analytique dont dispose Ricœur et ses expériences dans les pays de langue anglaise marqueraient une première différence avec la situation de la philosophie française de l'époque, avant même les tensions et prises de distance qui apparaîtront dès la fin des années 1960 et au cours des années 1970.

Pour autant, la lecture ricœurienne de la philosophie analytique, préambule d'une réappropriation qui ne sera réellement explicite qu'à partir de *La métaphore vive*, reste *hétérodoxe*. Elle ne peut non plus être considérée comme une introduction française à la tradition analytique.³ Ricœur n'a pas cherché à être fidèle au cadre général de la philosophie analytique dont l'histoire, pour les pays de langue anglaise, s'identifie en partie avec l'histoire de la philosophie elle-même, mais qui, depuis la fin du XIX^e siècle, s'est constituée essentiellement contre l'hégélianisme et l'idéalisme allemand et s'est aussi nourrie de divers foyers d'Europe continentale et centrale.⁴ Sans ignorer des différences dans l'approche des problèmes philosophiques, dans les visées théorétiques, et dans le style même de philosopher, Ricœur s'est d'emblée placé dans un dialogue entre les deux parties. Simultanément, sa lecture de la philosophie analytique sert un projet philosophique certes ouvert, mais d'abord concentré sur l'approfondissement personnel d'un certain nombre de thématiques d'ordre théorique ou concernant l'histoire de la philosophie, et qui s'est déjà placé dans la perspective d'une refondation de l'herméneutique: sur le plan théorique, l'intérêt de Ricœur en direction de la tradition analytique s'ancre dans le problème des relations entre le langage et ce à quoi il se rapporte dans le monde; sur le plan d'un rapport à l'histoire de la philosophie, dans la question du passage d'une philosophie transcendante (de type kantien) à une philosophie contemporaine devant considérer de manière plus étroite le monde de l'expérience.

Dans cette perspective, un examen des rapports entre Ricœur et la philosophie analytique peut notamment se jouer à travers sa lecture de deux auteurs: Ludwig Wittgenstein et

Nelson Goodman. Dans les deux cas, Ricœur confronte moins les approches et résultats d'une "philosophie analytique" à ceux d'une "philosophie continentale" qu'il ne cherche à renouveler sa réflexion d'ensemble sur le langage, l'imagination et la référence, y compris en relation avec une pensée phénoménologique, réflexive et herméneutique. Tout en étant centraux dans la réappropriation ricœurienne de la philosophie analytique, Wittgenstein et Goodman ne résument évidemment pas à eux seuls les liens entre la philosophie de Ricœur et la philosophie contemporaine de langue anglaise. Pour autant, quand on cherche à cerner la constitution de sa philosophie du langage, un retour sur l'évolution de Ricœur entre le milieu des années 1960 et le milieu des années 1970 se révèle riche d'enseignements. On peut ainsi penser que c'est à cette époque que se met précisément en place cette articulation entre langage, imagination et référence. On pourra rendre compte de cette évolution en deux temps: une première étape se concentrera sur la comparaison de Ricœur entre les dernières philosophies de Husserl et de Wittgenstein; il s'agira ensuite de reconsidérer une lecture ricœurienne de la théorie générale de la référence de Goodman.

Phénoménologie, philosophie analytique et la question du langage

Traducteur de *Ideen I* et considérant Husserl comme l'une des sources fondamentales de sa philosophie, Ricœur a cependant assigné des limites aux présupposés de la méthode phénoménologique: le retour "aux choses mêmes" ne peut jamais être direct, il est nécessairement médiatisé par le langage et les processus de symbolisation qui caractérisent toute action humaine. C'est dans cette perspective que peut être situé ce qui est souvent défini comme le "tournant herméneutique" de la philosophie ricœurienne. Pour autant, de l'élaboration d'une "Philosophie de la volonté" à son approche de la psychanalyse et des sciences humaines, une philosophie herméneutique ricœurienne est encore en cours de constitution dans les années 1960. La prise en compte des apports de la philosophie analytique pourrait être située *dans le cadre d'un tel développement*, tout en constituant un défi sur le plan théorique et épistémologique. À cet égard, un texte inédit de Ricœur sur *le "dernier Wittgenstein" et le "dernier Husserl"* pourrait attirer notre attention.⁵ D'une part, cette étude synthétise certaines lectures et recherches de Ricœur sur la philosophie de langue anglaise; mais, d'autre part, elle confronte la phénoménologie husserlienne – à laquelle le style et l'orientation de cet article continuent de se rattacher – et un Wittgenstein ayant pris ses distances avec la rigidité, voire un certain dogmatisme, du *Tractatus logico-philosophicus*. Ce texte de Ricœur serait à la fois le résultat de son long cheminement avec la phénoménologie et d'une forme de maturation dans son assimilation d'une philosophie wittgensteinienne assez méconnue en France et qui, à partir des années 1930 et 1940, avait été soumise à d'importantes réformes.

Comme le souligne Ricœur, la question du langage est au cœur de cette confrontation. Les deux traditions sont passées d'une "théorie où l'usage [du] langage ordinaire doit être mesuré à un langage idéal" à une "description du langage tel qu'il fonctionne, du langage dans son usage ordinaire, et [où l'attention était portée sur] la diversité de ses usages et de ses fonctions."⁶ Wittgenstein et Husserl constituent des auteurs incontournables en ce qu'ils sont, de la même façon, passés par ces deux stades – Wittgenstein, du *Tractatus Logico-Philosophicus* (1922) aux *Philosophical Investigations* (1953), Husserl, depuis les *Logische Untersuchungen* (1900-1901) jusqu'à la *Krisis* (1936) ou *Erfahrung und Urteil* (1939). Plus spécifiquement, Ricœur se place dans la perspective d'une autre conception de la signification. Après avoir tenté une première

confrontation entre Wittgenstein et Husserl à partir des notions de “tableau” (*picture*) et de “signification intentionnelle” (*intentional signification*),⁷ il se concentre sur la notion d’“usage” (*use*) chez Wittgenstein, à l’intérieur de celle de “jeu de langage” (*language-game*); concernant Husserl, il veut s’intéresser aux notions de “fondation” et de “renvoi”, ou de “*reference back*.”⁸ Les notions abordées chez Wittgenstein sont très différentes de celles qu’on trouve chez Husserl; cependant, Ricœur considère qu’elles se situent toutes dans le cadre de ce qu’il appelle “la prise du langage sur l’expérience.”⁹ Dans cette perspective, si l’on considère que tous systèmes de signes – y compris ceux qui constituent le langage –, se déploient sur le plan interne et systémique des rapports entre signes, ainsi que sur le plan externe de l’utilisation ou de l’usage qui est fait de ces systèmes, le problème de la signification se jouera nécessairement sur ces deux plans à la fois.

S’appuyant dès cette époque sur le célèbre texte de Frege, *Über Sinn und Bedeutung*¹⁰ – qu’il citera quasi systématiquement dans ses développements ultérieurs sur la métaphore –, Ricœur distingue alors les plans du “sens” et de la “référence” pour préciser qu’il situe *au niveau de la référence* cette autre approche du langage que l’on trouve dans le second Wittgenstein et dans les derniers textes d’Husserl.¹¹ Le langage n’est donc plus considéré pour lui-même mais, déjà, par sa façon de faire référence à la réalité – Ricœur parle aussi d’“environnement” –, et d’exprimer l’expérience. Husserl avait commencé à faire un pas dans ce sens dans *Logisches Untersuchungen*, quand il parlait de “significations circonstanciées” – même si celles-ci devaient être ensuite réduites à des “significations idéales.” Il faisait aussi la distinction entre “dire quelque chose” et “parler à propos de quelque chose,” comme on distingue entre ce qui se rapporterait à la nomination et ce qui se rapporterait à la référence. Sans comparer ce dernier point avec les développements opérés par Wittgenstein, on retrouve dans la “théorie du tableau” (*picture theory*), sur laquelle s’appuie l’ensemble du *Tractatus logico-philosophicus*, et résumée par l’idée d’isomorphie entre le langage et le monde, une première forme d’analogie entre “nomination” et “vision”, ou entre le “dire” et le “voir.”

À ce stade, Ricœur parle de deux mouvements opposés internes à la signification: un premier mouvement “sépare le sens de la chose,” un second “réfère le sens à la chose.”¹² Pour qu’une signification existe, il est nécessaire que ces deux mouvements soient englobés – indépendamment des écarts qui peuvent subsister vis-à-vis d’un objet réel. Sur le plan phénoménologique, la signification implique alors une fonction de “remplissement.” Ricœur considère cette dernière fonction comme déterminante pour la dernière philosophie de Husserl, tout en ajoutant aussitôt qu’elle apporte plus de problèmes que de solutions, car il s’agirait de considérer la connaissance comme une sorte de “remplissement” qui ne peut jamais être achevé et comme procédant d’“une lutte du dire et du voir.”¹³ Mais Ricœur veut également considérer ici une difficulté qui, de Husserl à Merleau-Ponty, avait été relevée par la *phénoménologie de la perception*, à savoir que “la perception d’un objet dans son ensemble n’a pas de sens,” que la perception procède nécessairement d’une synthèse des perceptions, et qu’un “remplissement” revêt un caractère idéal aussi bien au niveau de la médiation d’une intuition sensible – intuition relative à la synthèse des perceptions – qu’au niveau même du “caractère inadéquat de l’intuition sensible.”¹⁴ S’ajoute à ce problème le fait que le “remplissement s’énonce dans la métaphore du voir.”¹⁵ Un risque de confusion existe; de même, on ne sait pas comment une intuition et un objet peuvent coïncider.

C’est pour sortir de cette impasse que Husserl avait développé l’idée d’un *sens pré-linguistique et pré-prédicatif* qui serait à la base de la logique. Pour retrouver ce sens, il s’agit de

mettre en œuvre un “questionnement à rebours” (*Rückfrage*), c’est-à-dire une méthode excluant tout recours à des données brutes et indépendantes d’un ordre symbolique. Il devient possible, dans ce cadre, d’approcher une expérience primordiale qu’on ne peut jamais affronter directement mais qui sera toujours désignée à travers un mouvement de “*reference back*.”¹⁶ Paul Ricœur assimile cette “*reference back*” à une “genèse”, au sens non pas de “ce qui précède” sur le plan chronologique, mais de “ce qui fonde” le sens.¹⁷ Et ce qui la fonde, c’est une intentionnalité.¹⁸ L’ordre logique n’est pas abandonné; il est “réduit” au primordial. Citant Husserl, Ricœur rappelle qu’“il s’agit toujours de découvrir ‘en partant du jugement’ que ‘la vérité en tant que vérité existentielle’ n’appartient pas exclusivement et comme de droit à la sphère prédicative mais ‘appartient déjà à l’intentionnalité de l’expérience’.”¹⁹ La “logique de la vérité” selon Husserl est relative à la “cohérence des choses” du monde; simultanément, nous nous situons toujours dans le langage – ce que Husserl désigne comme le fondement ou l’originaire est ce vers quoi les signes perçus font référence en retour. Reprenant les termes de Husserl, Ricœur écrit alors que “la logique de la vérité est ce qui nous ramène sans cesse du logique vers le monde.”²⁰ Cette conception va demeurer importante pour comprendre, par la suite, certaines des réserves de Ricœur par rapport à certaines orientations de la philosophie analytique.

Une différence importante de l’approche de Wittgenstein par rapport à celle de Husserl réside dans le fait de confronter directement le langage au monde de la vie. Ricœur ajoute aussitôt que cette approche wittgensteinienne ne doit pas être interprétée comme un moyen de surmonter les problèmes qui restent attachés à celle de Husserl: elle a d’abord l’avantage de libérer toute idée de fondation dans le fonctionnement du langage; ensuite, à travers l’idée de *jeu de langage*, nous avons à affronter les *innombrables usages* dont le langage est l’objet. Pour Ricœur, cette dernière idée, souvent posée comme emblématique d’un “second Wittgenstein,” procède d’abord d’une analogie et ne peut s’appliquer à tous les champs du fonctionnement du langage; elle présuppose des limitations relatives aux règles de ce *jeu*, mais aussi aux comportements de ceux qui y participent. La conséquence de ce que Ricœur appelle “réduction de chaque jeu de langage à un emploi limité et particulier”²¹ concerne la question de la dénomination, c’est-à-dire non seulement le lien entre le mot et la chose qu’il désigne, mais un apprentissage de ce lien. Wittgenstein pense que le rôle de la dénomination est généralement surestimé. Pour Ricœur, le caractère limité du jeu de langage existe, par exemple quand on s’intéresse aux “nombres” ou aux “démonstratifs.” dans de tels cas, écrit-il, nous sommes obligés de nous “demander comment on se sert de ces mots pour savoir ce qu’ils signifient;”²² Wittgenstein reconnaît aussi des cas où la dénomination n’est pas un jeu mais prépare à l’utilisation d’un mot à travers un échange efficace. De manière très significative, Ricœur considère alors que “la critique [wittgensteinienne] de la dénomination libère l’horizon pour une conception résolument pluraliste et, si l’on peut dire, ‘multitudiniste’ des emplois du langage.”²³ On retrouvera cette perspective de manière constante dans la lecture ricœurienne de la tradition analytique.

Par ailleurs, Ricœur se demande si, contrairement à ce qu’il avait annoncé, Wittgenstein ne se sert pas de la notion d’“usage” afin d’englober sous une même notion cette multiplicité des *jeux de langage*? Or, ajoute-t-il, ce serait paradoxalement ce qui ferait qu’on puisse porter un intérêt à cette même notion et ce qui peut permettre un échange avec Husserl. Traditionnellement, la philosophie de langue anglaise a cherché à démystifier le langage en le reliant notamment à l’activité humaine en général; les jeux de langage de Wittgenstein représentant alors ce qu’il appelle *une forme de vie*. Par-là, une comparaison avec Husserl devient possible. Husserl comme Wittgenstein considère le langage en relation avec la vie. Mais quand

Husserl pense que le monde de la vie, c'est-à-dire de l'expérience, ne peut être approché qu'*indirectement*, Wittgenstein, au contraire, se place *directement* dans ce monde de l'expérience, dont le langage est une des activités. C'est arrivé à ce stade de la comparaison entre Wittgenstein et Husserl que Ricœur propose de s'appuyer sur la distinction saussurienne entre "*le langage comme système*" et "*le langage comme discours*,"²⁴ une distinction qui va servir à asseoir sa recherche d'une autre conception de la signification. On dira alors que Wittgenstein ne cherche pas à formuler une théorie du langage en tant que système mais *en tant que discours*. En posant le problème en ces termes, la notion d'usage est rapportée à "la constitution même de la fonction symbolique."²⁵ Dans ce cadre, il devient possible d'englober "la diversité des jeux de langage à une fonction unitaire de langage, sans que celle-ci ramène à une essence commune la multiplicité des usages."²⁶ Et c'est par ce biais qu'on revient à la démarche husserlienne d'un "questionnement à rebours" du langage vers le monde de la vie.

Par rapport à la perspective commune de la tradition analytique, on peut penser que Ricœur a cherché à sortir d'un rapport trivial au langage pour davantage en faire le lieu de la constitution du *sens*. Et, en amont, le signe précéderait tous les usages qui peuvent être faits du langage. Dans une première critique de la perspective wittgensteinienne (et donc de la philosophie analytique), Ricœur écrit qu'"il ne suffit plus alors de regarder, il faut penser."²⁷ "Langage" et "pensée" sont inséparables mais ne peuvent jamais être réduits à des modes de fonctionnement et des visées pratiques, même si ceux-ci doivent être pris en compte dans le cadre d'une philosophie du langage. Le langage doit *nécessairement* être rapporté ou lié à la réalité pour que le signe puisse exprimer la chose; la question de la signification nous ramène de cette façon à celle de la référence. Ricœur relie cela à la notion husserlienne de "renvoi" ou de "*reference back*" en déclarant qu'on parvient à une forme de "dénomination qui ne se réduit pas à des jeux de langage."²⁸ Par-là, il critique aussi ce qu'il considère comme une dichotomie wittgensteinienne entre le "langage comme usage ou jeu de langage" et le "langage comme activité contemplative," et veut renvoyer aussi bien aux apports de la philosophie médiévale qu'à ceux de la linguistique moderne et de la phénoménologie.²⁹ Pour Ricœur, il est nécessaire de se situer dans le cadre du langage en tant que système car cela permet à la signification d'être placée dans une unité de sens; mais il est également nécessaire de considérer la signification qui se situe au niveau de la phrase et, à partir de là, la question wittgensteinienne des jeux de langage.

La différence concernera ensuite ce qu'il appelle le "langage philosophique." Ainsi, quand Wittgenstein développe une conception modeste du langage, Husserl part plutôt d'un "super-langage érigé en instance judiciaire."³⁰ Résumant son "accord-désaccord" avec Wittgenstein, Ricœur écrit alors que "la philosophie n'est pas elle-même un jeu de langage ou plus exactement son jeu de langage n'est pas une forme de vie."³¹ Le langage philosophique procède d'un retrait, d'une forme de prise de distance. Ricœur fait également référence à la notion de "grammaire" telle qu'on la trouve chez Wittgenstein, en rappelant que l'homme de la rue ne voit pas qu'il utilise des règles de grammaire dans les jeux de langage qui l'occupent, comme peut le voir le philosophe. Il propose toutefois de considérer ces "questions de grammaire" comme des questions "transcendantales, en ce sens qu'elles ne sont plus dans un jeu de langage, mais sur les jeux de langage comparés les uns aux autres."³² De cette façon, même l'approche du langage proposée par la philosophie analytique aurait nécessairement à se placer depuis *une perspective plus englobante et "théorique,"* une perspective qui pourrait difficilement être celle d'une "philosophie transcendantale" en tant que telle mais qui, dans le discours de Ricœur à

l'époque du "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," tendrait encore à aller dans cette direction.

Relisant rétrospectivement ce texte de Ricœur, on pourrait dire que sa principale difficulté se situe moins dans une confrontation entre phénoménologie (Husserl) et philosophie analytique (Wittgenstein), que dans l'interprétation que l'on peut faire de cette confrontation et de sa référence finale à la linguistique saussurienne. On voit aussi, par ce biais, que Ricœur ne peut séparer une "philosophie du langage" d'une "philosophie symbolique ou du signe," d'une part, et d'une "philosophie du sens," d'autre part. De-là découle l'intérêt qu'il a pu porter à une perspective qui ne distingue pas ces différents domaines et, en particulier, qui rattache la signification et le sens à la question du signe – mais un "signe" qui, dans une perspective saussurienne, est considéré indépendamment du référent. Pour autant, un lien est maintenu entre le signe, la signification et le sens au sein d'une conception du langage qui, c'est le point complexe, se veut proche à la fois de la phénoménologie husserlienne et du structuralisme tout en reconnaissant certains apports de la dernière philosophie wittgensteinienne. On peut penser que, dans le cadre d'une herméneutique en cours de constitution, Ricœur préfère mettre en avant les accords possibles plutôt que des désaccords parfois considérés comme définitifs. Et ce qui prime à ce stade, c'est une *structuration* de ces rapports entre le langage, le signe ou le symbole et, sur un plan transcendantal, un sens nous permettant d'englober les différents niveaux d'une sémiotique.

Devrait-on considérer que Ricœur n'avait pas alors la possibilité de s'appuyer sur une autre conception du signe, notamment celle développée par Charles Sanders Peirce²³³ Cela aurait eu le double avantage, d'une part, d'être articulable avec la philosophie analytique (et plus généralement avec le pragmatisme anglo-saxon), mais aussi, en partie, avec la phénoménologie, et, d'autre part, de ne pas dissocier la question du signe de celle de la référence, ainsi que de celle de l'interprétation. La structure dichotomique de la sémiologie saussurienne semblerait bien contraignante (et bien peu attirante) par rapport à la structure triadique de la sémiotique peircienne qui intègre au niveau des signes même la question de l'interprétation et renvoie le signe à l'univers – et non pas seulement à la sphère sociale. On sait que Ricœur s'est toujours démarqué d'une approche strictement sémiologique du langage; dès lors, la référence à Saussure dans ce texte de 1966 pourrait plutôt être appréhendée en relation avec *les développements d'ordre méthodologique-épistémologique* que le philosophe met en place pour une herméneutique en cours de constitution – incluant, sur le plan ontologique, un processus de dé-régionalisation de l'"herméneutique traditionnelle." Les limitations de la sémiologie saussurienne seraient supportées en raison de l'importance accordée par Ricœur au *modèle structural* comme modèle explicatif d'une philosophie herméneutique et parce qu'il ne souhaite pas annihiler les divergences de vues qui existent sur une question aussi importante que celle du langage; il chercherait moins à se placer dans une perspective compatible avec le tournant linguistique des années 1960 qu'à affirmer son attachement avec ce modèle structural, tout en se plaçant dans un cadre dialogique où des tensions et résistances continuent d'exister. Lors d'une étape ultérieure, Ricœur raffinerait et modifierait toutefois ses références empruntées au domaine linguistique car il s'agira aussi pour lui de marquer sa propre différence avec le structuralisme. Et tout en approfondissant son lien avec la phénoménologie et la tradition réflexive, il abordera les champs de la philosophie analytique qui s'intéressent à des expressions verbales *et* non-verbales.

L'imagination et les enjeux de la référence

Mais le dépassement de cette perspective sémiologique va aussi se jouer à travers l'articulation entre une réflexion sur le langage, telle qu'abordée précédemment, et une philosophie ricœurienne de l'imagination, laquelle trouve sa source dans le projet d'une *Poétique de la volonté*.³⁴ Les développements de *La métaphore vive* pourraient même être lus en partie comme une recherche sur cette relation entre imagination et langage. Au fur et à mesure de ses huit études, le philosophe situe la question de la métaphore non plus au niveau du mot, même si celui-ci revêt une importance, ni même seulement au niveau de la phrase, même si cela constitue une étape utile et nécessaire, mais *au niveau du discours ou de l'énoncé*. La notion d'"énoncé métaphorique" renvoie d'abord à la nécessité de "tenir l'énoncé pour le milieu contextuel dans lequel la transposition de sens a lieu."³⁵ Il s'agit de se situer au niveau d'une telle sémantique de l'énoncé ou du discours. Pour ce faire, il convient d'opérer, à la suite d'Émile Benveniste, une distinction entre "sémiotique" et "sémantique," et de relier cette distinction aux "résultats de la *linguistic analysis* anglo-saxonne."³⁶ Ensuite, c'est à travers le lien qu'il établit entre métaphore et sémantique que Ricœur se situe sur un sol commun avec la philosophie analytique. Il considère même que "la sémantique philosophique des Anglo-Saxons" atteint ses résultats "avec plus d'élégance" que la sémantique des linguistes.³⁷ Dès lors, l'étape suivante est celle d'une "conjonction entre sémantique philosophique et sémantique linguistique."³⁸ Pour l'essentiel, cette "conjonction" est possible à travers une mise en avant de la notion de discours, au sujet de laquelle Ricœur rappelle qu'elle se situe hors de "l'ordre du signe."³⁹

La question de l'imagination revêt une importance précisément concernant cette relation entre métaphore et sémantique. Ricœur explique qu'il s'agit de comprendre le passage d'une "théorie de la substitution," héritée de la rhétorique classique, à une "théorie de l'interaction," correspondant à la théorie sémantique de la métaphore telle qu'elle se joue dans la philosophie de langue anglaise. Il dit rattacher son propre travail sur *La métaphore vive* à cette dernière approche. C'est notamment la question de la *prédication déviante* (ou bizarre) qui est engagée ici. Par exemple, dans la phrase de Baudelaire: "La Nature est un temple où de vivants piliers..."⁴⁰ l'interaction ne se joue pas dans la substitution de mots, mais dans l'agencement, *de manière inédite*, d'un sujet logique et d'un prédicat. Une "déviante" se situe au niveau de la structure prédicative elle-même: c'est pourquoi il ne faut pas parler, selon Ricœur, d'une dénomination déviante mais d'une prédication déviante. Le rôle de l'imagination se situe à la fois au niveau de l'innovation sémantique qui constitue la métaphore et au niveau de la perception d'une nouvelle pertinence acceptée par l'auditeur ou le lecteur. À travers la métaphore, et dans la perspective sémantique de la philosophie de langue anglaise, un *principe de figuration* – ou ce que Ricœur appelle "l'aspect figuratif de la métaphore" – apparaît. Il rapporte la distinction opérée par Ivor Armstrong Richards entre "teneur de sens" (*tenor*) et "véhicule" (*vehicle*),⁴¹ entre "visée conceptuelle" et "l'enveloppe imagée;" ou celle opérée par Paul Henle, à partir de Peirce, entre signe et icône,⁴² l'iconique correspondant alors à l'aspect proprement figuratif de la métaphore.

Dans le prolongement de cette réappropriation des travaux d'auteurs de langue anglaise, Ricœur arrive sur des questions qui sont au cœur des philosophies analytiques de l'art. Dans le cas de Nelson Goodman, il s'agit alors de se placer dans le cadre d'une "théorie des symboles" prenant appui sur *la question de la référence*. Ricœur va affirmer sa proximité avec la théorie générale de la référence de Nelson Goodman, qu'il définit comme une "théorie de la dénotation généralisée."⁴³ Le chapitre VII de *La métaphore vive* témoigne d'une lecture approfondie de

Languages of Art de Nelson Goodman.⁴⁴ En 1980, Ricœur écrit également une longue recension de *Ways of Worldmaking*, le livre publié par Goodman après *Languages of Art*.⁴⁵ À côté des noms de Gilbert Ryle, Paul Henle, Max Black, Monroe Beardsley, Peter Frederick Strawson et John Searle, celui de Nelson Goodman revêt une importance particulière: d'une part, il s'agit d'un des auteurs les plus importants de la tradition analytique et, en particulier, de la philosophie analytique de l'art; d'autre part, Ricœur a été l'un des premiers auteurs de langue française à proposer une lecture de Goodman à la fois approfondie et positive, à une époque où ce philosophe était largement inconnu en France et comme il reste d'un accès difficile en raison, écrit Ricœur, de "sa grande technicité."⁴⁶ On peut penser que Ricœur a été impressionné par les développements goodmaniens à partir d'une notion, celle de "référence," qui semblait n'avoir été qu'approchée par Wittgenstein ou Husserl.

Mais est-ce que cette lecture ricœurienne de Goodman a réellement été comprise ou simplement prise en compte? On peut en douter, au regard de la réception dont elle a été l'objet par certains spécialistes français du philosophe américain. Ainsi, après avoir désigné la question de la métaphore comme "un lieu commun de la réflexion philosophique," Roger Pouivet a pu juger "fastidieux" les travaux de Paul Ricœur et donc, pourrait-on ajouter, inutiles puisque ne se situant pas dans le seul cadre qui compterait alors pour cet auteur, celui de la *logique*.⁴⁷ On retrouve une même appréciation chez Jacques Morizot qui, au-delà du seul problème de la métaphore, considère que Ricœur "s'est contenté de prélever un thème aisément détachable en plaçant entre parenthèses le projet d'ensemble ou en ne lui accordant qu'un rôle d'horizon pour une critique."⁴⁸ On peut seulement *supposer* que Morizot considère ici la question de la référence mise en avant par Ricœur en s'appuyant sur Goodman. En fait, dans un cas comme dans l'autre, ces critiques sont énoncées sans autre forme de procès: Pouivet ne mentionne le nom de Ricœur qu'à l'occasion de son chapitre sur l'"expression" et Morizot dans sa conclusion (et en l'omettant dans l'index), sans entrer dans le détail de l'analyse de Ricœur ou, en tous les cas, du travail de réappropriation qu'il effectue; plus récemment, le nom de Ricœur réapparaît dans leur ouvrage commun – *La philosophie de Nelson Goodman: repères* (2011) – mais seulement au titre de référence bibliographique.⁴⁹ On peut penser que Pouivet et Morizot se sont positionnés *contre* la lecture ricœurienne de Goodman, en la considérant comme n'étant pas valide au regard de l'ensemble des visées philosophiques goodmaniennes: il est reproché à Ricœur – entre les lignes et en dehors de tout dialogue – de ne pas avoir assez assimilé les développements de *Languages of Art* dans toute leur technicité et complexité pour pouvoir s'appuyer sur une partie (la théorie de la référence) sans adhérer à tout un ensemble.

Mais, d'un autre côté, on pourrait dire que ces auteurs reprochent à Ricœur de faire avec Goodman ce qu'eux-mêmes font avec la philosophie ricœurienne, à savoir: ne prendre en compte qu'une partie et non pas le tout. Cette critique pose une *incompatibilité de principe* entre la tradition analytique et la tradition phénoménologique à laquelle Ricœur est d'emblée rattaché. À partir de là, toute forme de réappropriation de part et d'autre semble devoir être rejetée. Certes, on sait à quel point les débats entre la philosophie dite "continentale" et "philosophie analytique" peuvent être tendus – même si la situation a évolué depuis que la philosophie analytique a davantage trouvé sa place dans les contextes français et européen, mais aussi en raison même de l'évolution de la philosophie contemporaine dans les contextes anglo-saxons. Pour autant, cette incompatibilité de principe n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes, au moins pour deux raisons. Tout d'abord, et pour ce qui concerne non pas la différence entre tradition analytique et tradition phénoménologique mais les points de rencontre entre les deux, l'approche

de Ricœur constituerait un chemin possible de la phénoménologie vers la philosophie analytique, quand des auteurs tels que Wittgenstein ou Bouveresse ont pu, très différemment de Ricœur mais tout aussi modestement, faire référence à l'approche phénoménologique depuis le point de vue de la tradition analytique – en particulier concernant la question de la "perception."⁵⁰ Une autre raison qui ferait qu'on se situerait dans une dispute plus idéologique que philosophique est l'identification à marche forcée entre "langage" et "logique," alors même que les traditions analytique et phénoménologique – on a pu le voir à travers l'analyse ricœurienne de la confrontation entre Wittgenstein et Husserl – peuvent se retrouver dans une distinction de ces deux domaines.

Au total, on peut regretter que meilleure justice n'ait alors été rendue à *La métaphore vive*. Ce livre de Ricœur accorde une place importante à la philosophie et la littérature théorique de langue anglaise; elle tente aussi d'articuler ces dernières avec une philosophie et littérature théorique de langue française cherchant à sortir de certains carcans du structuralisme. En ce sens, Ricœur se situait déjà sur un autre plan par rapport à son texte sur le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl. *Temps et récit* maintient cette orientation au niveau d'une théorie du récit et des genres littéraires en incluant encore d'autres auteurs importants des domaines anglophone et francophone – tels qu'Arthur Danto et Algirdas Julien Greimas. Non seulement la question du langage a été transformée en question sur les *pratiques particulières* que sont les récits et la littérature, mais la question de l'imagination, déjà évoquée comme étant au cœur du projet philosophique ricœurien, ressurgit et est réarticulée à celle du langage. Et à cette évolution d'une philosophie du langage ainsi que des centres d'intérêt de Ricœur correspond une prise en compte d'autres apports de la philosophie de langue anglaise et de la tradition analytique.

Ainsi, la philosophie de Goodman propose une perspective autre que celle l'isomorphie entre le langage et le monde – laquelle tendait à réduire l'esthétique à la sphère de l'inexprimable – ou que le pluralisme des jeux de langage – lequel peut devenir un enfermement dans le langage.⁵¹ Ce que propose Goodman, c'est de passer, en quelque sorte, d'une "philosophie du langage" à une "philosophie des systèmes symboliques;"⁵² ou, plus exactement, on pourrait dire qu'il inclut les expressions non-verbales dans une approche normative (propre à la tradition analytique) maintenant un lien avec une philosophie du langage tout en se plaçant dans la perspective d'une philosophie de l'art intégrée à une théorie générale des symboles.⁵³ Ricœur suggère d'examiner cette approche en trois étapes.⁵⁴ Tout d'abord, il faut considérer que toutes les opérations symboliques (verbales ou non-verbales) sont à "replacer [...] dans le cadre d'une unique opération: la référence."⁵⁵ Tout symbole *se réfère* à quelque chose; il y a une universalité de la fonction référentielle et le langage se fait le relais de cela. Il découle de ce principe l'idée que l'esprit humain "réorganise le monde en termes d'œuvres et les œuvres en termes de monde,"⁵⁶ que la réalité ne peut être que construite, que l'artiste comme le scientifique "font des mondes." Le second temps fort de l'approche de Goodman est de considérer que "les émotions fonctionnent de façon cognitive;"⁵⁷ ce point revêt une grande importance pour Ricœur qui le reliera notamment à certains aspects de la théorie littéraire de Northrop Frye. Finalement, la troisième étape consiste à définir l'esthétique par ses "symptômes" dans le cadre d'une description du fonctionnement symbolique des œuvres d'art.

À l'époque de *La métaphore vive*, Paul Ricœur ne s'appuie que sur *Languages of Art*; il n'a pas pu prendre en compte un cinquième symptôme énoncé par Nelson Goodman dans *Ways of Worldmaking* – à partir de ce dernier ouvrage, les cinq symptômes de l'esthétique selon Goodman sont la "densité syntaxique," la "densité sémantique," la "saturation relative," l'"exemplification"

et la "référence multiple et complexe." L'importance de la question de la métaphore est maintenue, en particulier à travers la distinction entre ce qui est "métaphoriquement vrai" et ce qui est "littéralement vrai." Dans la conclusion à cette partie, Ricœur indique retenir de Goodman le principe de "[rattacher] par de solides amarres la métaphore verbale et l'expression métaphorique non verbale au plan de la référence."⁵⁸ La notion de *référence métaphorique*, et non plus seulement de sens métaphorique, est ainsi mise en avant. Ricœur s'intéresse à la théorie générale de la référence élaborée par Goodman *dans son ensemble* et non pas seulement par rapport à la question de la métaphore ou de la métaphorisation – qui représente un point plus spécifique développé par Goodman, même si cela a pu constituer une des raisons directes de l'intérêt de Ricœur pour *Languages of Art* à l'époque de ses travaux sur *La métaphore vive*.

La spécificité de la lecture de Ricœur est de ne pas s'arrêter aux apports déjà importants de Goodman à la notion de "référence métaphorique" mais de les avoir réarticulés à sa propre recherche. Cette ré-articulation concerne notamment les trois points suivants:⁵⁹ tout d'abord, Ricœur considère "qu'il faut aller plus loin, jusqu'à l'éclipse d'un mode référentiel, en tant que condition d'émergence d'un autre mode référentiel;"⁶⁰ il insiste ensuite sur le fait que "le discours poétique vise la réalité en mettant en jeu des *fictions heuristiques*;"⁶¹ finalement, Ricœur indique vouloir "prendre ses distances avec le nominalisme de Nelson Goodman."⁶² Par ailleurs, mais dans le prolongement du premier point, il est conduit à reformuler, ou à traiter autrement, *la question de l'ontologie* en liaison avec celle de la métaphore. On sait que Goodman avait précisément évité d'entrer trop directement sur le terrain de l'ontologie; son nominalisme correspondant à une stratégie "pour maintenir l'engagement ontologique à son degré le plus bas."⁶³ Goodman propose néanmoins une ontologie selon laquelle les *caractéristiques de l'œuvre d'art se situent sur le plan de son fonctionnement symbolique*. Par-là, la philosophie goodmanienne de l'art ouvre la voie hors de tout essentialisme et pouvait aussi attirer l'attention des approches sémiologiques ou herméneutiques plus répandues dans le domaine "continental" et francophone. Ne pouvant déterminer des critères objectifs de ce fonctionnement symbolique mais seulement des indices ou, comme on l'a vu, des symptômes, on peut dire, avec Roger Pouivet, que nous nous situons alors dans une "conception claire et confuse"⁶⁴ de l'œuvre d'art. Du côté de la tradition analytique, un certain nombre d'auteurs ont alors eu à cœur d'affronter Goodman précisément sur le terrain de l'ontologie; de son côté, Ricœur était en droit d'intégrer cette perspective goodmanienne à une poétique où la question de l'innovation sémantique reste importante.

Si Ricœur indique ce qui le différencie de Goodman, à l'échelle des développements de *La métaphore vive*, il prend clairement acte des apports de *Languages of Art* et les place au centre de sa propre conception du métaphorique et du fonctionnement cognitif des émotions. Les choses commencent à changer, cependant, avec sa lecture de *Ways of Worldmaking*. Dans son ensemble, ce livre de Goodman se situe dans le prolongement direct de *Languages of Art*; on y retrouve les principaux points identifiés par Ricœur dans *La métaphore vive*. La difficulté de *Ways of Worldmaking*, en plus de son contenu propre, est que cet ouvrage nécessite de disposer d'une maîtrise des concepts mis en place dans *Languages of Art*.⁶⁵ Ricœur rapporte ce qu'il considère comme les trois thèses principales de *Ways of Worldmaking*: la première thèse est que "nous 'faisons' le monde en construisant des systèmes symboliques (en un sens du mot symbole s'apparentant à l'usage qu'en fait Cassirer) lesquels sont nombreux et sont tous légitimes: théories descriptives, perceptions, romans, peintures, partitions musicales, etc.;"⁶⁶ la seconde thèse est que "chacune de ces manières de faire des mondes (*worldmaking*) est une version-monde

plutôt qu'une version du monde, au sens où il n'y a pas de monde en soi avant ou sous ses versions;"⁶⁷ la troisième thèse est que "les versions-mondes autres que scientifiques ne sont ni vraies ni fausses. Et pourtant certaines peuvent être considérées comme correct (*right*) et d'autres comme incorrect (*wrong*). Il doit donc y avoir des critères pour nommer ou rejeter la justesse (*rightness*) aux versions-mondes non-descriptives."⁶⁸ Goodman déborde assez largement du cadre de la théorie des symboles énoncée dans *Languages of Art* pour aller beaucoup plus avant dans la perspective constructiviste qui est la sienne et qui se trouve, en quelque sorte, résumée par le concept même de "*worldmaking*."

La première conséquence de ces trois thèses est ce que Ricœur appelle le "pluralisme" de Goodman en l'identifiant simultanément à un "pluralisme radical." En effet, contrairement à Cassirer, Goodman n'établit aucune hiérarchie entre les différents systèmes de formes symboliques – un point que Ricœur considère même comme "libérateur" par rapport à ce qu'on trouve chez Cassirer. Ensuite, ce "pluralisme radical" de Goodman doit aussi être considéré comme un "relativisme radical" au sens où les "mondes" qui ont été ainsi conçus sont tirés d'autres mondes déjà disponibles. Ricœur indiquera ensuite remettre en question la notion même de "*worldmaking*" au nom d'une intentionnalité qui, selon lui, reste constitutive de ce qu'il appelle la "référentialité des symboles"⁶⁹ et qui ne peut être épuisée par les "modes de constructions" engagés dans les arts et les sciences. Finalement, il s'agit de comprendre que Goodman développe une conception duelle de la vérité. Ainsi, d'un côté, la vérité est rapportée principalement à la notion de "*rightness*," c'est-à-dire, est déterminée par des fonctionnements symboliques qui ne sont pas (ne peuvent jamais être) "vrais" ou "faux," mais seulement "appropriés" ou "pertinents" au sein d'un registre ou d'un contexte donnés. D'un autre côté, pour Ricœur, cette conception de "la vérité ne peut être définie ou testée par accords avec le monde, comme on ne peut pas comparer une description à un monde non-décrit."⁷⁰ Cette dernière perspective est celle qui est la moins tenable pour Ricœur qui écrit, à la fin de sa recension, qu'"il éprouve une grande difficulté à concevoir une philosophie de la référence généralisée qui ne serait pas animée par un souci passionné pour un sens également généralisé de la vérité."⁷¹

Un peu de la même façon que la notion wittgensteinienne de "jeu de langage" ne devait pas constituer pour Ricœur un obstacle au maintien d'un rapport à la dénomination, la question de la vérité ne saurait être réduite à la notion goodmanienne de "*rightness*;" cette dernière question demeure en tout cas dans une "situation critique" au sein d'une conception de la "construction des mondes" (*worldmaking*) qui se serait délestée d'une recherche préalable sur les relations entre le langage, le monde et la réalité. Par là peut-on aussi comprendre comment la lecture ricœurienne de Goodman ne pouvait qu'être articulée avec une philosophie de l'imagination et un "rapport poétique à l'ontologie" introuvable chez l'auteur de *Languages of Art*. C'est aussi que Ricœur continue de placer le rôle véridatif du langage dans le cadre des relations entre le réel et le sens.

Conclusion

D'une manière générale, Ricœur aborde ensemble les questions du langage, de l'imagination et de la référence en mettant en avant trois principes: le principe de *ressemblance*, le principe de *tension* et le principe de *mise en suspens*. La notion de ressemblance est traitée dans de nombreux textes de Ricœur sur le sujet; il rapporte ainsi le thème aristotélicien du "voir le

semblable” ainsi que l’expression wittgensteinienne du “voir-comme.”⁷² Pour ce qui concerne le second principe, Ricœur considère que c’est le “travail de l’imagination” que de saisir une tension non seulement “entre le sujet logique et le prédicat,” mais entre la “lecture littérale et la lecture métaphorique” d’un même énoncé. Il estime que cette “tension entre identité et différence caractérise la structure logique de la ressemblance.”⁷³ L’imagination, dès lors, est “l’aptitude à produire de nouveaux genres logiques par assimilation, et à les produire non pas au-dessus des différences, comme dans le concept, mais *dans* et *par* les différences.”⁷⁴ Le principe de mise en suspens correspond, plus généralement, à une distanciation, une mise entre parenthèses ou une *epochè* propre au discours poétique, mais qu’on pourrait aussi bien étendre à la conception ricœurienne de l’imagination dans son lien avec la phénoménologie husserlienne. Par ailleurs, en amont de cette question d’une “*epochè* de la référence descriptive” telle qu’elle se joue dans le discours poétique, Ricœur met plus que Goodman l’accent sur une notion de résistance.⁷⁵ Plus exactement, il fait de cette “éclipse d’un mode référentiel” d’où émerge une “référence au second degré” quelque chose qui résiste à l’union nouvelle des prédicats à l’œuvre dans l’innovation sémantique qui constitue la métaphore.

Si Ricœur travaille sur des auteurs tels que Wittgenstein ou Goodman afin de nourrir sa recherche sur une philosophie herméneutique à venir, on remarque également une évolution de sa lecture de la tradition analytique. Tout d’abord, il retient de celle-ci une recherche approfondie sur le langage, ainsi qu’une occasion de repenser sa propre conception du symbole et du signe – peut-être dans un sens plus neutre et dans la perspective de ce que la philosophie de langue anglaise nomme l’“analyticité,” à savoir les conditions logico-linguistiques permettant d’aborder, de traiter et éventuellement de “résoudre” un certain nombre de problèmes philosophiques. C’est aussi par ce biais qu’il réinvestit la question de la sémantique, en tant que distincte ou à distinguer de la sémiotique ou de la sémiologie. Pour autant, dans le cadre même de ce dialogue, il identifie ce qui le différencie non pas du travail analytique de la philosophie anglo-saxonne mais *de ses visées générales*. Et on pourrait poser que c’est une partie de la philosophie ricœurienne de l’imagination qui institue, de manière non polémique ou conflictuelle cependant, un départ vis-à-vis de ces “visées générales.” En fait, Ricœur avait identifié dès le milieu des années 1960 ce jeu de convergence-divergence avec la philosophie analytique; il écrivait alors que “prise comme un bloc, la philosophie analytique est notre *autre*. Prise en détail, avec la lutte impitoyable qui s’y poursuit, elle est notre *analogue*.”⁷⁶ Là encore, cette différence, clairement posée par Ricœur à travers sa lecture d’auteurs aussi importants que Wittgenstein ou Goodman, doit être située au niveau d’un style et des visées philosophiques et non pas sur un plan épistémologique ou théorique.

Enfin, si Ricœur a toujours reconnu, dans son approche de la question de la référence métaphorique, ce qu’il devait à l’approche de Goodman, une conférence de 1994 pourrait plus particulièrement attirer ici notre attention. Ricœur déclarait alors que “[...] mon interprétation de la référence métaphorique restait trop près du raccourci. Elle était encouragée néanmoins par Northrop Frye – l’unité d’un poème est l’unité d’un *mood* (état d’âme) – et aussi par Nelson Goodman – les émotions fonctionnent de manière cognitive.”⁷⁷ Il mentionne ensuite qu’il a pu se trouver dans une situation bloquée par une “hésitation entre pragmatisme (le monde n’est que ce qui est fait et refait) [et] herméneutique de l’être affecté par... et symboliquement structurée.”⁷⁸ Il s’est alors appuyé sur la question du modèle pour sortir de cette hésitation, en affirmant “la proximité entre fictions heuristiques de la science et fictions heuristiques du récit et des poèmes.”⁷⁹ Ce positionnement apparaissait déjà dans *La métaphore vive*; on peut toutefois

penser qu'il s'est trouvé renforcé par la suite et a conduit, malgré tout, à un éloignement vis-à-vis de la perspective goodmanienne, et en particulier de la conception de la vérité qui découle de ce que Ricœur considère comme étant à la fois le pluralisme et le relativisme radical de Goodman.

- ¹ Cet article reprend *en partie* une communication intitulée "Théorie ricœurienne de l'imagination et théorie sémantique de la métaphore" faite lors du Colloque international *Paul Ricœur et la philosophie contemporaine de langue anglaise* (18-20 novembre 2013, Institut Protestant de Théologie, Paris) à l'occasion du Centenaire Paul Ricœur. Je tiens à remercier Johann Michel et Catherine Goldenstein pour leur soutien dans ce travail, ainsi que les reviewers de la revue *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies* pour leurs critiques et suggestions.
- ² Je renvoie ici à la note intitulée "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage" dans les Archives Paul Ricœur qui accompagne notre édition, pour ce numéro d'*Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, d'un texte de Paul Ricœur de 1966: "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage"/"The Later Wittgenstein and the Later Husserl on Language." Cette note détaille les liens de Ricœur avec la philosophie de langue anglaise et la tradition analytique à travers ses archives personnelles dans ce domaine.
- ³ Ce rôle sera dévolu, à partir des années 1970, à Jacques Bouveresse, qui servira de référence pour les philosophes français se situant dans la tradition analytique à partir des années 1980.
- ⁴ Avec Gottlob Frege en Allemagne, le Cercle de Vienne en Autriche et l'École de Lvov-Varsovie en Pologne.
- ⁵ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage"/"The Later Wittgenstein and the Later Husserl on Language", texte inédit d'une conférence prononcée par Paul Ricœur aux États-Unis en 1966, Archives Ricœur, Fonds Ricœur/Bibliothèque de l'I.P.T, Paris. Pour le reste de cet article, je fais référence à ces documents d'archive. Je renvoie, par ailleurs, aux versions en anglais et en français de ce texte que nous avons éditées pour ce numéro d'*Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*.
- ⁶ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage" (Paris: Fonds Ricœur / IPT), 15799.
- ⁷ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15800. Au début de son intervention, Ricœur fait référence à une autre conférence donnée à Washington qui traitait déjà de Wittgenstein et Husserl.
- ⁸ Le terme anglais de "*reference back*," utilisé par Ricœur lors de sa conférence est ici plus significatif.
- ⁹ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15800. Sans chercher à placer Wittgenstein et Husserl sur le même plan ni à nier les différences importantes entre les deux auteurs, Ricœur considère que "dans les deux cas, le langage est considéré dans son fonctionnement effectif comme pouvoir de s'appliquer à..., de saisir, en bref de dire l'expérience." "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15801.
- ¹⁰ Friedrich Ludwig Gottlob, "Über Sinn und Bedeutung," in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892, 22-50. Traduction française: "Sens et dénotation," in *Écrits logiques et philosophiques* (Paris: Éditions du Seuil, 1994), 102-126.
- ¹¹ Ricœur écrit "le pouvoir de nos phrases d'atteindre, de désigner le réel," in "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15801.

- ¹² Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15804.
- ¹³ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15805.
- ¹⁴ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15806.
- ¹⁵ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15806.
- ¹⁶ Paul Ricœur, "The later Wittgenstein and the later Husserl on Language."
- ¹⁷ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15807.
- ¹⁸ C'est-à-dire "des intentions (...) préalables à la constitution d'un formalisme logique," in "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15807.
- ¹⁹ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15808. Ricœur cite ici Edmund Husserl (*Logique formelle et logique transcendantale*, 283).
- ²⁰ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15810.
- ²¹ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15812.
- ²² Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15813.
- ²³ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage."
- ²⁴ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15815-15816.
- ²⁵ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage."
- ²⁶ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15816-15817.
- ²⁷ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15817.
- ²⁸ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15818.
- ²⁹ Paul Ricœur, "The later Wittgenstein and the later Husserl on Language," 15869-15870. C'est dans la version anglaise que Ricœur utilise le terme de dichotomie.
- ³⁰ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15820.
- ³¹ Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 15821.
- ³² Paul Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage."
- ³³ La sémiotique peircienne procède d'une structure triadique (le signe ou representamen, l'objet et l'interprétant) de laquelle dérivent trois catégories de relations et divers modes de fonctionnement sémantique. Cf. Charles Sanders Peirce, *Écrits sur le signe*, édité par G. Deledalle, (Paris: Éditions du Seuil, 1978).
- ³⁴ Paul Ricœur, "L'imagination dans le discours et dans l'action," in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris: Éditions du Seuil, 1986), 237. Cet article a été publié pour la première fois en 1976, c'est-à-dire un an après *La métaphore vive*. Sans pouvoir nous attarder trop sur ce point, Michaël Foessel rappelle que "Myriam Revault d'Allonnes a insisté sur l'importance de ce texte dans

son introduction à *L'idéologie et l'utopie* (Paris: Éditions du Seuil, 1997)" in Paul Ricœur, *Anthologie*, textes choisis et présentés par Michaël Fœssel et Fabien Lamouche (Paris: Éditions du Seuil, 2007), 9. Jean-Luc Amalric a consacré une thèse de doctorat sur le sujet, publiée sous le titre de *Paul Ricœur, L'imagination vive. Une genèse de la philosophie ricœurienne de l'imagination* (Paris: Hermann, 2013), en se focalisant sur sa Philosophie de la volonté pour autant que, par ses inachèvements même, elle va déterminer l'ensemble des développements que le philosophe mettra en œuvre concernant cette question de l'imagination.

- ³⁵ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, (Paris: Éditions du Seuil, 1975), 87.
- ³⁶ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 89. Ricœur considère que "la sémantique du discours est irréductible à la sémiotique des entités lexicales" (*La métaphore vive*, 88). Il ajoute que du point de vue de la "linguistic analysis" de langue anglaise, "la théorie du discours n'est pas faite par les linguistes mais par les logiciens et par les épistémologues, attentifs parfois à la critique littéraire..." (*La métaphore vive*, 88-89).
- ³⁷ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 89. D'une manière générale, voir les pages 88 à 89.
- ³⁸ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 92.
- ³⁹ Paul Ricœur, *La métaphore vive*.
- ⁴⁰ Charles Baudelaire, "Correspondances", *Les Fleurs du Mal*, 1857.
- ⁴¹ Ivor Armstrong Richards, *The Philosophy of Rhetoric* (New York/London: Oxford University Press, 1936).
- ⁴² Paul Henle (ed.), *Language, Thought and Culture* (Ann Arbor: University of Michigan Press, 1958).
- ⁴³ Nelson Goodman, *Languages of Art. An Approach to a Theory of Symbols* (Indianapolis: Bobbs-Merrill, 1968). Une seconde édition révisée a été publiée en 1976. Ricœur a travaillé sur l'édition de 1968 et non sur celle de 1976; Goodman utilise cette dernière version pour la suite de ses travaux, qui sert aussi de référence aux chercheurs. Traduction française: *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles* (Nîmes: Éditions Jacqueline Chambon, 1990) et (Paris: Hachette, 2005).
- ⁴⁴ Dès la préface à *La métaphore vive*, Ricœur affirme sa proximité avec l'approche de Goodman et 10 pages entières (incluant un tableau conceptuel) de cet ouvrage sont consacrées à l'approche de Goodman.
- ⁴⁵ Nelson Goodman, *Ways of Worldmaking* (Indianapolis: Hackett, 1978). Traduction française: *Manières de faire des mondes* (Nîmes: Jacqueline Chambon, 1992). Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking", *Philosophy and Literature*, 4, 1 (1980): 107-120.
- ⁴⁶ Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris: Éditions du Seuil), 291.
- ⁴⁷ Roger Pouivet, *Esthétique et logique* (Sprimont: Mardaga, 1996), 96. À côté des travaux de Ricœur, la critique de Pouivet concerne aussi ceux de David E. Cooper (*Metaphor*, Oxford: Blackwell, 1986).
- ⁴⁸ Jacques Morizot, *La philosophie de l'art de Nelson Goodman* (Nîmes: Jacqueline Chambon, 1996), 232.

- ⁴⁹ Comme pour les ouvrages précédents, mention est seulement fait à *La métaphore vive* en ajoutant la précision suivante: "7^e étude." Cf. Roger Pouivet et Jacques Morizot, *La philosophie de Nelson Goodman: repères* (Paris: Vrin, 2011), 170.
- ⁵⁰ On connaît la phrase de Wittgenstein: "Il n'y a certes pas de phénoménologie, mais il y a bel et bien des problèmes phénoménologiques." *Remarques sur les couleurs*, traduit de l'allemand par G. Granel et E. Rigal (Mauvezin: TER, 1983 [1977]) III, § 248. Pour ce qui concerne Jacques Bouveresse, on peut mentionner son ouvrage édité avec Jean-Jacques Rosat, *Philosophies de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives* (Paris: Odile Jacob, 2003) qui reprend les travaux de son séminaire au Collège de France ("Approches de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives" février-mai 2002).
- ⁵¹ Malgré les tentatives pour rapprocher les notions de projections chez Wittgenstein et chez Goodman.
- ⁵² Nelson Goodman écrit lui-même, d'une manière qui pourrait sembler introduire une forme d'ambiguïté dans certains des présupposés de son nominalisme, que "'languages' in my title should, strictly, be replaced by 'symbol system'." (*Languages of Art*, xi-xii). Ce point est souligné par Ricœur dans son exemplaire de l'ouvrage de Goodman (Paris: Fonds Ricœur / IPT). Le pluriel utilisé dans "languages" semblerait vouloir prévenir une lecture univoque de ce terme, renverrait au pluralisme goodmanien – lequel diffère du pluralisme wittgensteinien des jeux de langage –, voire servirait à établir un lien avec la "théorie des symboles" annoncée dans le second titre de l'ouvrage ou avec une perspective d'ordre sémiotique – comme le propose Gérard Genette quand il parle de la "conception résolument sémiotique" de l'art chez Goodman (*L'œuvre de l'art. La relation esthétique, t. 2* (Paris: Seuil, 1996), 43).
- ⁵³ Qui conduira, plus tard, à une "reconception" des champs séparant artificiellement (et traditionnellement) les arts des sciences.
- ⁵⁴ Consultant les exemplaires de *Languages of Art* et *Ways of Worldmaking* sur lesquels Ricœur a travaillé, on constate qu'ils sont remplis de marques, de signes et, ponctuellement, d'annotations plus spécifiques. Les annotations les plus importantes qu'on trouve dans l'exemplaire de *Languages of Art* correspondent aux points que Ricœur met en avant dans *La métaphore vive*; celles sur l'exemplaire de *Ways of Worldmaking* se retrouvent dans sa recension de 1980.
- ⁵⁵ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 290.
- ⁵⁶ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 291. Il cite ici Goodman (*Languages of Art*, 241) en le traduisant en français.
- ⁵⁷ Paul Ricœur, *La métaphore vive*. Il reprend de nouveau ici les termes de Goodman (*Languages of Art*, 248). Ce point est également souligné dans son exemplaire de l'ouvrage de Goodman (Paris: Fonds Ricœur/IPT).
- ⁵⁸ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 300.
- ⁵⁹ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 300-301.

- ⁶⁰ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 301. (C'est moi qui souligne.)
- ⁶¹ Paul Ricœur, *La métaphore vive*. (C'est l'auteur qui souligne.)
- ⁶² Paul Ricœur, *La métaphore vive*. Pour autant, il est généralement admis que les thèses principales de *Langages de l'art* peuvent être acceptées sans qu'il soit nécessaire d'adhérer au nominalisme de son auteur.
- ⁶³ Jacques Morizot, *La philosophie de l'art de Nelson Goodman*, 241.
- ⁶⁴ Roger Pouivet, *Esthétique et logique*, 200.
- ⁶⁵ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," *Philosophy and Literature* 4, 1 (1980), 107-120.
- ⁶⁶ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 107. (C'est moi qui traduit.)
- ⁶⁷ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 108. (C'est moi qui traduit.)
- ⁶⁸ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 108-109. (C'est moi qui traduit.)
- ⁶⁹ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 116. (C'est moi qui traduit.)
- ⁷⁰ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 109. (C'est moi qui traduit.)
- ⁷¹ Paul Ricœur, "Ways of Worldmaking," 120. (C'est moi qui traduit.)
- ⁷² Aristote, à propos de la métaphore, in *Poétique*, 1459 a 3-8. Ludwig Wittgenstein (1953), *Recherches philosophiques* (Paris: Gallimard, 2005). Ricœur relie même par ce biais l'imagination et la vue – en écrivant notamment que "l'imagination, à ce premier stade, est la vue" ou encore "cette vision de la ressemblance est à la fois un voir et un penser" in "Imagination et métaphore", communication faite par Ricœur lors de la Journée de la Société Française de Psychopathologie de l'Expression, Lille 1981. (Cette communication a été publiée dans *Psychologie Médicale* 14 (1982), 1883-1887.)
- ⁷³ Paul Ricœur, "Imagination et métaphore."
- ⁷⁴ Paul Ricœur, "Imagination et métaphore."
- ⁷⁵ C'est la fameuse définition de la métaphore de Goodman – "Briefly, a metaphor is an affair between a predicate with a past and an object that yields while protesting," (*Languages of Art*, 69) – tournée sous une forme aimablement humoristique et citée par Ricœur (*La métaphore vive*, 296) mais dont il se démarque à travers sa recherche sur la notion d'"innovation sémantique."
- ⁷⁶ Paul Ricœur, "Cours Philosophie analytique (1965)" (Paris: Fonds Ricœur/IPT), 13917. (C'est l'auteur qui souligne.)
- ⁷⁷ Paul Ricœur, "Imagination et innovation sémantique (1994)" (Paris: Fonds Ricœur / IPT), 22083.
- ⁷⁸ Paul Ricœur, "Imagination et innovation sémantique."
- ⁷⁹ Paul Ricœur, "Imagination et innovation sémantique."